

Mes étranges années avec Marie-Claire Blais

Chantal Guy

N'eût été mon travail de journaliste, aurais-je lu en entier les dix romans du cycle de *Soifs* de Marie-Claire Blais ? En toute honnêteté, je ne crois pas. Je n'en suis encore qu'à la moitié de la *Recherche* de Proust, et Blais appartient à la même espèce d'écrivains, assez rares, qui ont des exigences envers les lecteurs, à qui ils offrent en retour la plus haute expérience de la littérature. Je remercie donc mon métier de m'avoir obligée à lire un chef-d'œuvre que j'ai vu se construire sous mes yeux, pendant vingt ans.

responsables, qui est dans notre vie, immensément. Dans notre conscience. » Dix romans plus tard, nous comprenons qu'elle savait très bien ce qu'elle voulait faire. Tous les livres de *Soifs* sont hantés par les catastrophes, tragédies et combats du siècle précédent, qui jettent une lumière particulière sur les événements de l'actualité dont Blais s'inspire. Elle donne à ces événements récents, toujours transformés par l'écriture et pas bêtement épinglés dans un livre, une profondeur de champ nécessaire à nos esprits amnésiques.

Tous les livres de *Soifs* sont hantés par les catastrophes, tragédies et combats du siècle précédent, qui jettent une lumière particulière sur les événements de l'actualité dont Blais s'inspire.

Il s'est passé quelque chose d'important entre moi et ce cycle, que j'ai commencé en toute naïveté, sans savoir du tout dans quelle aventure je me lançais. J'ai interviewé Marie-Claire Blais pour la première fois en mai 2001, à la parution du deuxième tome, *Dans la foudre et la lumière*. Nous étions alors encore dans cette fascination du passage à un autre millénaire, quelques mois avant cet événement déterminant, les attentats du 11 septembre, qui allait justement déterminer à rebours le moment où nous avons basculé dans le XXI^e siècle, comme nous avons l'habitude de dire que le XX^e siècle a véritablement commencé avec la Première Guerre mondiale.

En fait, nous sortions d'une longue décennie où le terme « fin de siècle » se lisait sans arrêt dans tous les journaux et magazines. On semble maintenant oublier à quel point nous étions alors attardés dans une posture assez blasée, très « fin de siècle » justement, comme pour correspondre à l'esprit du temps. Nous parlions peu de l'avenir, sinon pour craindre une chose, le Bogue de l'an 2000, qui allait avoir lieu dans un horizon très rapproché. Beaucoup aussi annonçaient pompeusement la mort de la littérature.

Marie-Claire Blais, elle, vivait déjà dans le deuxième millénaire, plongée dans le projet littéraire le plus ambitieux de sa carrière. Elle avait deviné l'accélération de nos vies, notre confusion mentale, notre lourd héritage dont on pensait se délester, qui allaient donner la forme à sa série romanesque. « On doit déjà dire le siècle passé, m'avait-elle confié lors de cette première entrevue. Je ne le vois pas comme un siècle défunt, mais comme un siècle dont nous sommes

Pour cet entretien, en bonne jeune pigiste angoissée, j'avais pris soin de lire *Soifs* avant de lire *Dans la foudre et la lumière*. J'étais incroyablement intimidée, car c'était la première fois que j'interviewais une écrivaine que j'avais dû lire à l'école. Marie-Claire Blais, c'était *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, d'abord et avant tout, ce roman familial gothique qui m'avait fait forte impression et qui avait fixé dans ma tête l'image cauchemardesque de la Grande Noirceur. Chaque fois qu'on célèbre les grosses familles québécoises de cet ancien temps où tout semblait meilleur, selon certains, c'est la terrible grand-mère Antoinette regardant avec ironie la marmaille pendue à ses jupes qui me revient. J'étais intimidée mais, même si on m'avait prévenue, je ne m'attendais pas à rencontrer un monument mille fois plus timide que moi, simple journaliste. Si l'humilité est souvent la marque des grands, on peut dire que Marie-Claire Blais est d'une grandeur titanesque, et j'ajouterais qu'en même temps, j'ai rarement rencontré une écrivaine qui avait aussi à cœur son métier, et un si beau respect des lecteurs, quelque chose qui ne s'est pas démenti à chacune de nos rencontres.

Je ne savais pas dans quoi je m'embarquais avec ce cycle, je n'avais pas compris l'ampleur du projet. Au départ, cela devait être une trilogie. Forcément, à chaque nouveau titre, on venait me voir un peu en panique pour que je m'occupe de Marie-Claire Blais, puisque j'étais la seule à avoir lu les titres précédents. Et ça fait vingt ans que ça dure ! C'est presque devenu une blague, et quand j'ai su que le dixième titre viendrait clore la série, j'ai eu envie de me faire fabriquer un t-shirt « J'ai lu tout *Soifs* de Blais » pour souligner l'exploit. Certaines années difficiles, je voyais arriver le nouveau roman de Blais avec un peu de découragement, sachant d'avance qu'il allait me demander beaucoup. Et parfois, il tombait au bon moment, après quelques lectures décevantes, pour me redonner foi en la littérature.

Car aucun des romans de *Soifs* n'est faible. Les titres eux-mêmes sont d'une grande poésie dont je ne me lasse pas. *Augustino ou le chœur de la destruction*, *Naissance de Rebecca à l'ère des tourments*, *Mai au bal des prédateurs*, *Le festin au crépuscule...* Chaque fois, il fallait me mettre en état de lire la longue phrase blaisienne pleine d'énergie, prendre une grande respiration et plonger dans les méandres complexes des pensées des personnages que l'on dirait fusionnés les uns aux autres, tels des métaux qui auraient fondu après avoir été soumis à une grande chaleur (le réchauffement



Photo : Sandra Lachance

climatique ?). Certains personnages m'intéressaient moins, j'en retrouvais d'autres avec bonheur (particulièrement l'émouvante bande de drag queens, que Blais dépeint comme d'authentiques artistes), et toujours Daniel l'écrivain tenait le fil d'Ariane dans le labyrinthe, sorte d'alter ego de Blais également engagé dans le projet fou d'un grand roman intitulé *Les étranges années*. Son fils Augustino, convaincu d'être d'une génération sans avenir, lui aussi écrivain, est dans la colère et l'engagement auprès des pauvres, tandis que son père est persuadé que « la beauté demeure encore très résiliente ». J'aime penser qu'Augustino incarne d'une certaine façon la jeune écrivaine qu'a été Marie-Claire Blais, beaucoup plus dure à ses débuts, comme si Daniel et Augustino, dans leur querelle, étaient les deux facettes de cette femme qui écrit sans relâche depuis plus de soixante ans.

Quand je dis qu'il n'y a rien de faible dans les romans de *Soifs*, c'est que même si certains personnages me rejoignent moins, ils forment ensemble un tout parfaitement cohérent, ils sont tous à la même échelle humaine, sans hiérarchie. C'est l'écriture de Blais et la forme qu'elle a créée qui permettent une égalité totale entre des êtres si différents. Ils sont tous de la même île, comme nous sommes tous dans le même bateau de l'Humanité ; personne n'est laissé derrière, car chacun a droit à sa voix et, dans la structure de ces romans sans point et sans chapitres, ces voix sont liées les unes aux autres pour former en quelque sorte une symphonie d'où est absente la morale. Il y a un peu de l'*amor fati* de Nietzsche dans le grand œuvre de Blais,

cet amour du destin dans lequel nous sommes tous engagés. Je ne sais par quel miracle elle réussit à nous donner cette impression, malgré la longue énumération des horreurs et des injustices de notre monde. On ne sort jamais d'un roman de Blais complètement dévasté, mais toujours avec ce sentiment de la tragique beauté de l'existence. Le sentiment que, malgré tout, nous avançons.

Il y a des écrivains qui nous accompagnent pendant toute notre vie. C'est beaucoup plus rare pour un lecteur d'avoir le privilège d'accompagner une œuvre au fur et à mesure de sa construction. Car l'autre chose qui m'impressionne chez Marie-Claire Blais est qu'elle aurait pu devenir une écrivaine embaumée par les institutions, éclipsée par un ou deux classiques enseignés à l'école. On traite assez mal au Québec les écrivains vieillissants, dans notre obsession médiatique des *jeunauteurs*, encore plus lorsque ce sont des femmes. Envers et contre tout, dans l'acharnement de sa vocation, Blais nous a imposé dix romans magistraux, qui ont prouvé qu'elle était au sommet de son art et complètement de son temps, bien plus que beaucoup de ses jeunes contemporains. Elle nous a forcés à ne pas détourner le regard ni d'elle ni de ce qui nous arrive. Pour tout dire, l'obligation de lire Blais m'a ouvert les yeux sur son importance, et ces dix romans font partie de l'une des plus belles aventures de lecture de ma vie. Nous savons aujourd'hui qu'elle sera célébrée non seulement pour avoir œuvré à la Révolution tranquille, mais aussi parce qu'elle aura été l'une des écrivaines visionnaires du XXI^e siècle. À cela, on ne peut répondre qu'une chose : Respect. ♦

Le chauffeur

Yvon Paré

Marie-Claire Blais a transformé ma vie d'écrivain. Normal que j'aie rêvé de la rencontrer pour lui parler de la place qu'elle occupe dans ma vie de *souffleur de mots*.

Je débarquais à Montréal, pour des études en littérature, en 1965. J'avais dix-neuf ans et ne lisais que des écrivains étrangers. Particulièrement Dostoïevski et Tolstoï. J'étais convaincu de devoir apprendre la langue russe pour devenir un véritable écrivain.

Marie-Claire Blais me donnait le droit d'écrire sur mon village. Je pouvais essorer tous les secrets de ma famille et les épingler sur la corde à linge.

Et il y a eu *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Tout le monde en parlait. J'ai lu ce roman, l'ai lu et relu. Ce fut la foudre qui dégringole dans la cheminée. Marie-Claire Blais me ramenait dans ma famille en me traînant par l'oreille pour punir l'enfant récalcitrant que j'avais été. Grand-mère Antoinette, c'était ma grand-mère Malvina et Jean Le Maigre était mon cousin tout écrianché dans son corps et qui toussait creux. Mon père pratiquait aussi l'art de disparaître dans les aquarelles de l'automne pour ressusciter à la fonte des neiges.

Marie-Claire Blais me donnait le droit d'écrire sur mon village. Je pouvais essorer tous les secrets de ma famille et les épingler sur la corde à linge. J'avais le droit de décrire les excès de mes frères, raconter les disparitions de mes tantes dans leur maison sans fenêtres et les rages de mes oncles qui voulaient abattre les piliers du ciel à grands coups de hache. Sans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, je n'aurais jamais écrit *La mort d'Alexandre* et *Les oiseaux de glace*.

Et elle m'a fait me tourner vers les écrivains du Québec. C'était facile de lire toutes les nouveautés en 1965. À peine une trentaine de titres par année. Cela allait changer, bien sûr, avec la Révolution tranquille. On a fini par écrire plus que l'on ne pouvait lire dans une année avec les cours de création littéraire qui se multipliaient comme des petits *Joe Louis* dans les collèges et les universités. C'est ainsi que je suis devenu disciple de Victor-Lévy Beaulieu, mon premier éditeur, de Roch Carrier, Gilles Archambault, Jacques Poulin, Suzanne Paradis, Noël Audet, Gabrielle Roy et Paul Villeneuve. Je les lisais en cherchant la cadence, le rythme idéal pour mes textes qui n'arrivaient jamais à garder leur équilibre. Je connaissais la destination, mais ne trouvais jamais le chemin pour m'y rendre. J'étais têtu et patient. J'avais appris à l'église en récitant les litanies jusqu'à ne plus sentir mes genoux pendant le carême.

Quand je suis devenu président du Salon du livre du Saguenay – Lac-Saint-Jean, j'y ai invité Marie-Claire Blais. C'était en 1996, trente et un ans après la parution d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Elle avait publié l'année précédente *Soifs*, un texte aventureux qui deviendrait l'architecture d'une fresque unique dans la littérature contemporaine. Ici comme ailleurs dans le monde. En janvier 2018, elle a fait paraître le dixième tome de cette série dense comme du chiendent. Près de 3 000 pages qui vous laissent au bord de la défaillance comme après un marathon.

À sa présence au Salon en 1996, j'avais cependant posé une condition : je serais le chauffeur attitré de madame Blais pendant son séjour au Saguenay – Lac-Saint-Jean.

Vacances en famille

J'ai passé l'été précédent sur une plage du lac Saint-Jean, les orteils dans le sable, à relire l'œuvre de Marie-Claire Blais. De *La Belle Bête* paru en 1959 jusqu'à *Soifs*. Plus ou moins dix-sept livres et quelque 2 000 pages de texte, l'aventure d'une vie. Je lisais devant les mouettes qui se demandaient si je n'étais pas en train de me changer en *Liseuse* de Fragonard ou en *Lecteur* de Daumier.

J'ai vécu en état d'ivresse pendant tout le mois de juillet et le mois d'août, me *droquant* à la prose de Marie-Claire Blais, jours de canicules ou d'orages. Peu importe les nuages et les merles, les vents et les bougonnements du tonnerre.

L'écrivaine fait éclater dans *Soifs* les corsets de la phrase, elle rive le clou à la ponctuation et plonge librement dans les remous de la langue française.

Quel plaisir de découvrir l'écrivaine dans ses premiers pas, de m'attarder dans les grandes renverses que sont *Les manuscrits de Pauline Archange*. Je crois bien que c'est avec ce livre-là que j'ai commencé à faire de l'arythmie cardiaque. Et que dire d'*Un joulonais sa Joulonie* dont on ne parle jamais. Madame Blais prend position sur la langue du Québec et se moque un peu de la croisade de Gaston Miron. Un roman abasourdissant qui m'a fait me sentir comme un *cabochon* ou un *cassé*. Quelle audace ! Il fallait avoir du courage pour écrire un tel roman en 1973. Et toutes les avancées et tous les reculs, les hésitations qui mèneraient à son œuvre la plus importante, cette série qui s'amorçait avec *Soifs*, cette grandiose symphonie avec si peu de points et de virgules.

L'écrivaine y fait éclater les corsets de la phrase, elle rive le clou à la ponctuation et plonge librement dans les remous de la langue

française. Elle se permet toutes les dérives pour se pencher sur les *failles de l'Amérique*, décrire les souffrances, les errances, les obsessions, les peurs et la décadence peut-être de la plus grande puissance militaire de la planète. Un monde où les personnages cherchent désespérément une oreille et un peu de chaleur dans les bras d'un semblable. Nous culbutons dans *la détresse et l'enchantement*. Petites Cendres, Mai, Rebecca et Augustino sont devenus mes frères et mes sœurs.

Danse du lecteur

Et après avoir survécu à mon marathon de lecture, un peu amaigri, mais bronzé comme une statue de Rodin, j'ai enfilé mon plus beau jean et ma chemise de coton écru pour me présenter devant l'écrivaine. C'était un jour de fin septembre avec de la gouache partout dans les arbres. Elle si discrète, si attentive et moi qui parlais comme *le moulin à paroles* de Robert Lepage pour cacher ma nervosité. On ne rencontre pas son idole sans faire un fou de soi.

Nous avons d'abord pris la direction de Chicoutimi dans ma vieille Toyota. Elle avait quinze ans et toussotait un peu dans les montées, mais dans les descentes, elle était comme neuve. On nous attendait au cégep dans une classe de français animée par Alain Dassylva. Pour la circonstance, mon ami professeur et indomptable lecteur avait loué un tuxedo pour accueillir celle qu'il considérait comme la plus grande écrivaine du Québec. Ce fut mémorable. Comme si madame Blais faisait son entrée à l'Académie française. Il ne manquait que l'épée, le tricorne et les rides. Elle ne savait trop comment réagir devant ces adulations. Elle a lu un extrait de *Soifs*, une seule phrase, avant de se livrer aux questions des étudiants que l'ami Dassylva avait bien mitonnés. Ce fut un moment de grâce. Le professeur irradiait et j'avais envie de me livrer à la danse du lecteur pour attirer sur elle toutes les reconnaissances et le prix Nobel.

Extase

Et il y avait la rencontre au collège de Saint-Félicien. Pour s'y rendre depuis Saguenay, il faut traverser nombre de villages tout en contournant le lac Saint-Jean par la gauche. Une heure et demie de route pour aller et autant pour revenir. Je frétiliais et avais juré de ne pas faire d'excès de vitesse. Faut dire que ma fidèle Toyota s'opposait à ce genre de témérité.

J'étais tellement énervé que j'ai parlé sans respirer de Larouche à Roberval. Un record en apnée. Je sautais d'un roman à l'autre, saluais ses personnages. Pauline Archange était une de mes cousines de Girardville et je répétais que l'on retrouvait dans ce triptyque tout Michel Tremblay en mieux. Je riais avec son poète Papillon et j'étais convaincu d'avoir croisé Mimi, Jean-François et Dany à la Taverne Cherrier où j'ai fait de longs stages d'apprentissage pendant mon séjour de sept ans à Montréal.

Elle a été patiente, compréhensive, surprise certainement, effarouchée devant tant d'exubérance. J'imagine qu'elle avait l'habitude des exaltés qui ne peuvent s'empêcher de brasser tous leurs mots dans un grand chaudron.

Je devais retrouver Marie-Claire Blais en 1999, au Salon du livre de Paris où le Québec était l'invité d'honneur. Quand je me suis avancé vers elle lors d'une cérémonie où tout le monde portait un sourire empesé, tenant une coupe à moitié remplie, elle a penché la tête et m'a présenté comme son chauffeur à une amie. Ce fut le plus beau compliment que j'ai reçu de ma vie. J'étais adoubé. Rien qu'à y penser, j'en frissonne encore. ♦



ISABELLE JUBINVILLE

Cruelle berceuse

Roman

Un soir de tempête, une mère murmure une berceuse à son enfant pour le calmer. Elle lui chante l'histoire de Tod, jeune laissé-pour-compte d'une ville portuaire qui prend la mer sur un étrange navire de guerre. De radeau en navire et de navire en sous-marin, Tod subira les pires sévices aux mains de femmes excentriques et cruelles.

« Les ambivalences maternelles traversent ce récit initiatique dans lequel un enfant sans maman prend la mer vers "un archipel qui se nourrit de garçons à la manière d'une ogresse". »

Fabien Deglise, *Le Devoir*



YVON RIVARD

Le dernier chalet

Roman

« Dans son rôle de romancier, l'essayiste et professeur retraité de littérature, qu'il a enseignée pendant 35 ans à McGill, se fait plutôt rare depuis *Le siècle de Jeanne* (2005). L'absence n'était que passagère et c'est en se questionnant sur cet état de retrait que l'homme à la plume terriblement lumineuse a décidé de la briser en mars prochain. Son nouveau roman plonge en effet dans le quotidien d'Alexandre, qui s'installe avec Marguerite dans un chalet au bord du fleuve avec la ferme intention d'y "apprendre à mourir, de mourir peu à peu, en écrivant chaque jour". Un récit où la beauté du Saint-Laurent doit se mettre en harmonie avec celle d'une réflexion sur la nature à donner au reste d'une vie approchant de son crépuscule. »

Fabien Deglise, *Le Devoir*